

Jeremy grandit à l'ombre de Cabosse, le commis. Tout petit, il en avait très peur à cause de son crâne défoncé qui lui déformait le visage, et tirait affreusement son œil droit vers l'oreille.

Avec ça, un bel échantillon de cicatrices, du menton à la racine des cheveux, en bourrelets, en étoile, bref, une « face de carnaval », comme disait Norton quand il voulait blesser son commis.

Il s'appelait Lennox, mais depuis ce jour maudit où un cheval furieux avait décidé de lui refaire le portrait avec un sabot en guise de pinceau, ce fut Cabosse pour tout le monde.

Cabosse n'était pas un bavard. Il prononçait rarement plus d'une phrase à la suite. En revanche, il possédait une jolie collection de grognements qui, dans sa langue singulière, exprimaient tout

ce qu'un homme à qui un cheval idiot avait retailé la figure estimait devoir être dit sur la bonté du monde. C'est lui qui s'occupa de l'enfant. Il le vêtit, le nourrit. Il lui apprit à monter à cheval, à surveiller

les bêtes, à les prendre au lasso, à flairer la venue des orages ou celle de prédateurs, toujours prêts à affoler le bétail.

C'est Lisbeth, la fille des fermiers voisins, qui sema l'inquiétude dans la tête de Jeremy. C'était peu de temps avant que madame Norton ne meure de sa fièvre. Jeremy jouait avec Lisbeth ; il s'était

réservé le rôle du cow-boy et voulait qu'elle joue celui d'une Indienne qu'il faisait prisonnière. Elle se rebella.

– C'est toi qui es l'Indien, dit-elle d'une voix griffue. Jeremy Norton est le fils

de personne.

Quand Lisbeth fut partie, il alla se pencher sur la mare pour regarder son visage, découvrit ses cheveux noirs, sa peau cuivrée. Il se faufila dans la

chambre de madame Norton pour se regarder dans la glace. Elle reflétait plus crûment encore ce que la mare lui avait révélé. Sa peau, sa tignasse – il n’y avait jamais songé – ne ressemblaient pas à

celles de ses parents. Madame Norton portait sur le visage des taches de rousseur en aussi grand nombre que les cicatrices de Cabosse. Et Norton, lui, était un grand pâle aux yeux verts. Jeremy se

sentit tout désorienté par cette découverte. Il ne comprenait pas pourquoi il n'avait pas remarqué ces choses-là avant. Alors, il se renferma, fuyant le regard de ses « parents » comme s'il

redoutait qu'ils ne devinent son secret, toutes ces choses qu'il retournait en lui. Il commença à les haïr. Il allait se cacher derrière l'enclos aux jeunes bêtes et restait là, des heures durant, à essayer de

mettre un peu d'ordre dans ses sentiments. C'est là que madame Norton le surprit ; il était tellement enfoncé dans ses pensées douloureuses, qu'il ne l'avait pas entendue venir.

– Jeremy, je n'aime pas te voir t'isoler de la sorte. Tu passes ton temps à rêvasser, comme s'il n'y avait pas assez d'occupations à la ferme. Et regarde-moi quand je te parle, veux-tu !

Elle avait pris le menton de l'enfant dans sa main pour l'obliger à dresser la tête, mais il s'échappa en hurlant : « Tu n'es pas ma mère. Vous m'avez menti, vous

n'êtes pas mes parents ! Je suis le fils de
PERSONNE ! »

La nuit était tombée, et Jeremy errait
toujours dans la prairie. Norton décida de
l'y laisser, disant qu'il finirait bien par

rentrer quand les coyotes se
manifesteraient. Mais son épouse ne
l'entendit pas de cette oreille. Elle planta
une lampe dans la main de son mari et
une autre dans celle de Cabosse, et les

pria de bien vouloir retrouver cet enfant au plus vite, s'ils ne voulaient pas goûter à la grande colère irlandaise qui commençait à lui échauffer les sangs. Les deux hommes partirent dans la nuit.

Il leur fallut trois bonnes heures pour pister ce gamin qui n'avait pas son pareil pour se fondre dans l'obscurité. Plusieurs fois, ils crurent le capturer, mais ils tombaient sur un jeune faon ou sur une chevrette

affolés.

Quand il fut rentré à la ferme, madame Norton, sans un mot, le prit rudement par le bras et alla s'enfermer avec lui dans sa chambre. Elle lui mit la tête devant la

glace et dit :

– Regarde-toi, Jeremy. C'est vrai tu n'es pas notre enfant. Je pensais te le dire un jour, mais cette petite peste de Lisbeth s'est mêlée de ce qui ne la regarde pas.

Et maintenant, assieds-toi, que je te raconte ton histoire.

Elle lui dit comment on l'avait retrouvé sur les marches de l'église, comment elle n'avait pas hésité un seul instant à

l'adopter. Il n'était pas son enfant, c'est vrai, mais elle l'aimait tendrement comme un fils. Elle lui donnait toute l'affection qu'elle aurait donnée à son propre enfant. Jeremy vit qu'elle pleurait, mais elle se

reprit vite. Elle ouvrit son armoire et fouilla sous une pile de draps :

– Voilà la couverture qui t'emmitouflait quand on t'a retrouvé sur les marches.

Garde-la. C'est ta « vraie mère qui te l'a

mise. Elle ne voulait pas que tu aies froid.

Jeremy alla s'enfermer dans sa chambre et demeura tout le restant de la nuit avec

le morceau de couverture. D'abord, il le

toucha comme avec crainte, puis il en

explora la texture rêche qui faisait, à ses doigts, une douceur de soie. Sa main caressait l'étoffe dont sa mère l'avait enveloppé, qu'elle avait tissée sans doute, déchirée à la hâte, à la recherche de quelque chose qui puisse le protéger et servir de message. Qui savait au juste ? Il effleurait la trame comme les doigts de sa mère l'avaient effleurée. Il se remplit les yeux des signes noirs et ocre qu'elle avait

composés, suffoquant d'un bonheur si douloureux, si intense, qu'il pensa défaillir. Toute la nuit, la tête enfouie dans le morceau de couverture indienne, il voyagea aux portes du monde dont il

n'avait pas le souvenir. Son monde à lui, son vrai monde, se cachait derrière une grande porte fermée. Une couverture y était clouée, une couverture aux signes étranges, comme une écriture dont on a

perdu la clé.